

Ibram X. Kendi

**COMMENT**

**DEVENIR**

**ANTI**

**RACISTE**

ALISIO

« Le contraire de "raciste" n'est pas "pas raciste". C'est "antiraciste". [...] Quel est le problème avec le fait d'être "pas raciste" ? C'est une affirmation de neutralité : "Je ne suis pas raciste, mais je ne suis pas non plus agressivement contre le racisme." Il n'y a pourtant pas de neutralité dans la lutte concernant le racisme. [...] Soit on soutient l'idée d'une hiérarchie raciale en tant que raciste, soit celle d'égalité raciale en tant qu'antiraciste. Soit on croit que les problèmes trouvent leurs racines chez des groupes de gens, et on est raciste, soit on situe les racines de ces problèmes dans le pouvoir et la politique, et on est antiraciste. Soit on permet aux inégalités raciales de se perpétuer, et on est raciste, soit on combat les inégalités raciales, et on est antiraciste. Il n'existe pas d'entre-deux. »

**Sur la question du racisme, la neutralité n'est pas une option :  
tant que nous ne nous impliquons pas dans la solution,  
nous faisons inéluctablement partie du problème.**

Conteur hors-pair et enseignant talentueux, Ibram X. Kendi nous aide à admettre que tout un chacun se fait, de temps à autre, complice du racisme – inconsciemment ou non. En racontant son propre voyage du racisme à l'antiracisme, il nous montre comment faire notre part et démolit le mythe de la société post-raciale, donnant ainsi naissance à une nouvelle et nécessaire perception du racisme : qu'est-il ? Où se cache-t-il ? Comment le reconnaître ? Qu'en faire ?

**« Le livre le plus courageux à ce jour consacré au problème  
de la race dans l'esprit occidental. »**

*The New York Times*

**IBRAM X. KENDI** est l'un des historiens les plus éminents et l'une des voix antiracistes les plus puissantes d'Amérique. Fondateur et directeur du centre de recherche sur l'antiracisme de l'American University de Washington D.C., professeur d'Histoire et de Relations Internationales, il vient également de rejoindre l'université de Boston pour y créer un nouveau centre de recherche sur l'antiracisme. Il a reçu le très prestigieux National Book Award pour son ouvrage *Stamped from the beginning: the definitive history of racist ideas in America*.

ISBN : 978-2-37935-110-5



23 €  
Prix TTC  
France

Rayon : Essais

ALISIO



**ALISIO**

*L'éditeur des voix qui inspirent*

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr** et  
sur les réseaux sociaux LinkedIn, Instagram,  
Facebook et Twitter !

**Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !**

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans participer  
à la construction du meilleur des futurs possible ?

C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier issu  
de forêts gérées durablement.

Titre original : *How to be an antiracist*

Copyright © 2019 by Ibram X. Kendi

Tous droits réservés.

Cette édition est publiée avec l'accord de One World, une marque de  
Random House, une division de Penguin Random House LLC.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Thomas Chaumont

Suivi éditorial : Gaëlle Fontaine

Relecture-correction : Améline Néreaud

Maquette : Jennifer Simboiselle

Design de couverture : Greg Mollica

Adaptation française de couverture : Raphaëlle Faguer

© 2020 Alisio,

une marque des éditions Leduc.s

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris

ISBN : 978-2-37935-110-5

**Ibram X. Kendi**

**COMMENT  
DEVENIR  
ANTI  
RACISTE**

A L I S I O



*À la survie*



## SOMMAIRE

Mon introduction raciste .....	9
1. Définitions.....	23
2. La <i>dueling consciousness</i> .....	39
3. Pouvoir.....	55
4. Biologie.....	69
5. Ethnicité.....	89
6. Corps.....	109
7. Culture.....	127
8. Comportement.....	143
9. Couleur.....	167
10. Blanc .....	189

11. Noir .....	211
12. Classe .....	233
13. Espace .....	257
14. Genre.....	281
15. Sexualité.....	299
16. Échec.....	311
17. Réussir.....	335
18. Survie.....	351
Remerciements.....	367
Notes de fin.....	371

## MON INTRODUCTION RACISTE

Je méprisais les costumes-cravate. Pendant 17 ans, j'avais été entouré de personnes en costume, cravate au cou, chapeau au vent, des gens d'Église. Ma garde-robe d'adolescent était le défi bruyant d'un fils de pasteur.

C'était le 17 janvier 2000. En ce lundi matin, plus de 3 000 Noirs – et quelques Blancs – se massaient, vêtus de leurs plus beaux habits du dimanche, dans la Hylton Memorial Chapel, au nord de la Virginie. Mes parents arrivèrent quant à eux en état de choc. Leur fils paumé s'était frayé un chemin jusqu'à la finale du concours oratoire Martin Luther King Jr. du comté de Prince William.

Je ne portais pas le col blanc sous costume sombre avec cravate assortie comme la plupart de mes concurrents, mais un blazer brun et or sur une élégante chemise noire et une cravate bariolée de couleurs vives. L'ourlet de mon pantalon baggy noir débordait sur mes bottines couleur crème. J'avais échoué au test de respectabilité avant même d'ouvrir la bouche, mais mes parents, Carol et Larry, arboraient néanmoins de grands sourires. Ils ne se rappelaient pas la

dernière fois qu'ils m'avaient vu porter une veste et une cravate, aussi voyantes fussent-elles.

Mais il n'y avait pas que mes habits qui détonnaient. Mes concurrents étaient des prodiges. Moi pas. Mon GPA était sous les 3.0 ; mon score SAT\* atteignait à peine les 1000 points. Les universités recrutaient mes concurrents. Quant à moi, je profitais de la vague de plaisir déclenchée par la réception surprise de lettres d'admission des deux universités auxquelles j'avais envoyé ma candidature en n'y croyant qu'à moitié.

Quelques semaines auparavant, j'étais sur le terrain de basket avec mon équipe du lycée ; je m'échauffais avant un match à domicile, enchaînant les paniers en *lay-up*. Mon père, 1,90 m pour 90 kg, était apparu à l'entrée du gymnase du lycée. Il s'était avancé lentement sur le terrain de basket, remuant ses grands bras pour attirer mon attention – et me fichant la honte devant ce qu'on pourrait appeler le « juge blanc ». Classique, chez lui. Il se fichait comme d'une guigne de ce que pouvaient penser de lui les Blancs toujours prêts à critiquer les autres. Il était très rare qu'il arbore un sourire de façade, qu'il adopte une voix plus calme, qu'il dissimule son opinion ou qu'il évite de faire une scène. J'aimais et je détestais mon père parce qu'il vivait selon ses propres règles dans un monde qui nie en général aux Noirs leur propre condition. Cette forme de défi aurait pu le faire lyncher par une foule à une

---

\* GPA (*Grade Point Average*, « moyenne cumulative pondérée ») : moyenne générale, qui équivaut ici à une note entre « B » et « C+ ». SAT (*Scholastic Assessment Test*, « test d'aptitude scolaire ») : examen standardisé d'entrée à l'université, avec un score maximum de 1 600 points à l'époque où l'auteur l'a passé. [NdT]

autre époque – ou lyncher par des hommes en uniforme aujourd’hui.

J’avais couru vers lui avant qu’il puisse débouler en plein dans nos lignes d’entraînement. Bizarrement extasié, il m’avait tendu une enveloppe en papier kraft :

« C’est arrivé pour toi aujourd’hui. »

Il me fit signe d’ouvrir l’enveloppe, en plein milieu du terrain, tandis que les lycéens et professeurs blancs nous observaient.

Je sortis la lettre et la lus : j’étais admis à l’université Hampton, dans le sud de la Virginie. Mon premier choc se transforma en une explosion de bonheur indicible. J’embrassai papa et soufflai. Les larmes se mêlaient sur mon visage à la sueur de l’entraînement. Les yeux blancs inquisiteurs autour de nous disparurent.

Je pensais que j’étais stupide, trop bête pour la fac. Certes, l’intelligence, comme la beauté, est subjective. Mais je me jugeais sans cesse en fonction de critères « objectifs » : notes aux devoirs, bulletins scolaires. Pas surprenant que je n’aie envoyé que deux candidatures à des facs : l’une à Hampton et l’autre à celle que je finirais par rejoindre, l’université Florida A & M\*. Moins j’envoyais de candidatures, moins je risquais de refus – et j’étais certain que ces deux universités historiquement noires me refuseraient. Pourquoi une université s’embarrasserait-elle d’un idiot incapable de comprendre Shakespeare ? Il ne m’était jamais venu à l’esprit que peut-être, je n’essayais pas vraiment de comprendre l’auteur anglais et que c’était pour ça que j’avais abandonné le cours

---

\* Nom usuel de la Florida Agricultural and Mechanical University, à Tallahassee. [NdT]

d'anglais du baccalauréat international en terminale. Cela dit, je ne lisais pas grand-chose en ces années-là.

Peut-être que si j'avais lu des livres d'histoire à l'époque, j'aurais appris l'importance historique de la nouvelle ville dans laquelle nous avons emménagé en quittant New York en 1997. J'aurais découvert l'origine de tous ces sites mémoriels confédérés qui m'entouraient à Manassas, Virginie, tels l'armée morte de Robert E. Lee. J'aurais appris pourquoi tant de touristes se rendaient au Manassas National Battlefield Park pour revivre la gloire des victoires confédérées aux batailles de Bull Run durant la guerre de Sécession. C'est là que le général Thomas J. Jackson acquit son surnom, « Stonewall\* », pour sa défense acharnée de la Confédération. Les habitants du nord de la Virginie maintenaient le mur de pierre intact depuis lors, année après année. Quelqu'un a-t-il relevé l'ironie du fait que lors de ce concours oratoire Martin Luther King Jr., ma vie de Noir libre représentait le lycée Stonewall Jackson ?

Les délicieuses organisatrices de l'événement, la sororité Delta Sigma Theta, les fiers dignitaires, les concurrents... tous étaient assis sur la chaire de l'église. (Le groupe était trop nombreux pour qu'on puisse dire que nous étions assis DANS la chaire.) L'assistance était installée en rangées incurvées le long de la grande chaire en arche, laissant de la place pour que les orateurs puissent marcher jusqu'aux extrémités de la chapelle tout en prononçant leur discours ; cinq marches nous permettaient également de descendre dans le public si nous le désirions.

---

\* « Mur de pierre ». [NdT]

Les collégiens venaient de prononcer leurs discours, d'une maturité surprenante. L'exaltante chorale enfantine avait chanté derrière nous. Le public se rasseyait et se taisait, dans l'attente des trois orateurs lycéens.

Je commençai, approchant enfin le point d'orgue d'une expérience qui avait déjà changé ma vie. Après ma victoire au concours de mon lycée quelques mois plus tôt, puis mon prix du jury au concours du comté il y avait quelques semaines de cela, j'étais pénétré de confiance académique. Si je sortis de cette expérience en pleine confiance pour aborder la fac, je m'y étais lancé totalement dépourvu après le lycée. Encore aujourd'hui, je me demande si c'est ma piètre estime de moi qui a créé ma piètre estime de mon peuple. Ou bien ma piètre estime de mon peuple a-t-elle déclenché ma piètre estime de moi ? Tout comme dans le fameux problème de l'œuf et de la poule, la réponse est moins importante que le cycle décrit par la question. Les idées racistes font que les gens de couleur ont une mauvaise image d'eux-mêmes, ce qui les rend plus vulnérables aux idées racistes. Idées racistes qui permettent aux Blancs de se survaloriser, ce qui les attire d'autant plus vers les idées racistes.

Je pensais être un lycéen médiocre et j'étais bombardé de messages – provenant des Noirs, des Blancs, des médias – qui m'expliquaient que la raison en était enracinée dans ma race... ce qui me décourageait d'autant plus et me démotivait encore plus dans mes études... ce qui ne faisait que renforcer en moi l'idée raciste selon laquelle les Noirs n'étaient tout simplement pas très studieux... ce qui me plongeait encore plus dans le désespoir et l'indifférence... et ainsi de suite. À aucun moment ce cycle n'était-il interrompu par une analyse plus profonde des circonstances particulières de

ma vie, de mes propres défauts ou par un regard critique sur les idées de la société qui me jugeait – au lieu de cela, ce cycle solidifiait en moi les idées racistes jusqu’au point où je devins prêt à les prêcher pour les autres.

Je me souviens avec émotion du concours MLK. Mais quand je me rappelle le discours raciste que j’y ai prononcé, je rougis de honte.

«Quel serait le message du docteur King pour le millénaire à venir ? Imaginons-nous un docteur King en colère de 71 ans...» Puis, j’ai commencé mon remix du discours «I have a dream» de Martin Luther King.

«Qu’elle fut joyeuse, ai-je débuté, notre émancipation de l’esclavage. Mais aujourd’hui, 135 ans plus tard, le Noir n’est toujours pas libre». Le tonnerre grondait déjà en moi, je parlais d’un ton colérique, davantage Malcolm que Martin. «Les esprits de nos jeunes sont toujours en captivité ! »

Je n’ai pas dit que les esprits de nos jeunes étaient maintenus en captivité par les idées racistes, comme je le dirais aujourd’hui.

«Ils pensent qu’il est acceptable d’être ceux qui sont les plus craints dans notre société ! » ai-je dit, comme si c’était de leur faute s’ils étaient autant craints.

«Ils pensent qu’il est acceptable de ne pas réfléchir ! » ai-je poursuivi, brandissant l’idée raciste classique selon laquelle les jeunes Noirs ne placent pas autant de valeur dans l’enseignement que les non-Noirs. Personne ne semblait se soucier du fait que cette idée largement répandue avait toujours été étayée par des anecdotes, jamais par des preuves. Pourtant, le public m’encourageait par ses

applaudissements. J'ai continué à déballer des idées racistes non démontrées, voire infirmées, au sujet de tout ce qui n'allait pas chez les jeunes Noirs – de manière ironique, c'était le jour même où tout ce qui allait bien au sujet des jeunes Noirs était affiché.

Je me suis mis à m'agiter sauvagement d'avant en arrière sur la rampe d'accès à l'autel, je prenais de l'assurance.

«Ils pensent qu'il est acceptable de grimper au grand arbre de la grossezza!» Applaudissements. «Ils pensent qu'il est acceptable de limiter leurs rêves au sport et à la musique!» Applaudissements.

Est-ce que j'avais oublié que c'était moi et moi seul – et non pas «la jeunesse noire» – qui avais limité mes rêves au sport? Et je regroupais les jeunes Noirs sous un «ils»? Mais je me prenais pour qui? Il faut croire que me retrouver sur cette illustre scène m'avait fait sortir du domaine de l'ordinaire – et donc de l'infériorité – des jeunes Noirs pour m'installer dans le domaine du rare, de l'extraordinaire.

Pendant mes envolées lyriques meublées par les applaudissements, je ne comprenais pas que dire que quelque chose cloche au sujet d'un groupe racial, c'est dire que ce groupe racial a quelque chose d'inférieur. Je ne comprenais pas que dire qu'un groupe racial a quelque chose d'inférieur, c'est proférer une idée raciste. Je pensais servir mon peuple, quand en réalité je lui délivrais des idées racistes à son propos. Le juge noir semblait dévorer mes paroles et me taper dans le dos pour que j'en rajoute. Alors j'en ai rajouté.

«Leurs esprits sont en captivité, et les esprits des adultes sont là, juste à côté des leurs», ai-je expliqué, faisant un geste vers le sol. «Car ils croient d'une certaine façon que la

révolution culturelle entamée le jour de la naissance de mon rêve est terminée. »

« Comment peut-elle être terminée alors que nous échouons si souvent par manque de tripes ? » Applaudissements.

« Comment peut-elle être terminée quand nos jeunes partent de chez eux ne sachant pas quoi faire d'eux, sachant juste comment ne rien faire d'eux ? » Applaudissements.

« Comment peut-elle être terminée alors que tout cela se passe dans notre communauté ? » ai-je demandé, baissant le ton. « Ainsi, je vous le dis, mes amis, même si cette révolution culturelle ne se terminera peut-être jamais, j'ai toujours un rêve... »

J'ai toujours un cauchemar : le souvenir de ce discours, dès que j'ai le courage de le raviver. Il m'est difficile de croire que j'ai pu sortir du lycée en l'an 2000 en déblatérant autant d'idées racistes. Une culture raciste m'avait proposé des munitions pour canarder les Noirs, pour me tirer une balle dans le pied, et je les ai prises, et je m'en suis servi. Le racisme intériorisé, voilà le véritable crime des Noirs contre les Noirs.

J'étais un pigeon, un crétin qui, témoin des luttes en cours des Noirs en ce jour du MLK Day 2000, avait décidé que les Noirs eux-mêmes étaient le problème. Voilà la fonction éternelle des idées racistes et, plus généralement, de toute forme d'intolérance : nous manipuler pour que nous considérions les individus comme les problèmes, au lieu des politiques qui les piègent.

Le langage qu'utilise le 45<sup>e</sup> président des États-Unis offre un exemple clair de la façon dont fonctionne cette forme de langage, de pensée, raciste. Bien avant de devenir président, Donald Trump aimait à dire que « la fainéantise est

un trait de caractère des Noirs<sup>1</sup> ». Quand il décida de devenir président, voici ce que fut son plan pour rendre sa grandeur à l'Amérique\* : traiter les immigrants latinos de criminels et de violeurs<sup>2</sup> et exiger des milliards de dollars pour faire construire un mur afin de les repousser. Il promit « un arrêt total et complet de l'entrée des musulmans aux États-Unis<sup>3</sup> ». Après être devenu président, il qualifiait régulièrement les Noirs qui le critiquaient de « stupides<sup>4</sup> ». Il affirma que les immigrants venus d'Haïti « ont tous le sida<sup>5</sup> », tout en qualifiant les suprémacistes blancs de « gens très bien<sup>6</sup> » pendant l'été 2017.

À travers tout cela, à chaque fois que quelqu'un soulignait l'évidence, Trump répondait par des variations du même refrain familier : « Non, non. Je ne suis pas raciste. Je suis la personne la moins raciste que vous ayez jamais interviewée<sup>7</sup> », que « vous ayez jamais rencontrée<sup>8</sup> », que « vous ayez jamais croisée<sup>9</sup> ». Si le comportement de Trump est exceptionnel, son déni, lui, est normal. Lorsque des idées racistes résonnent, le refus d'admettre que ces idées sont racistes en est la suite typique. Lorsque des politiques racistes résonnent, le refus d'admettre que ces politiques sont racistes suit également.

Ce refus, ce déni, c'est le battement de cœur du racisme<sup>10</sup> ; ce cœur bat à travers les idéologies, les races et les nations. Il bat à l'intérieur de nous. Ne sommes-nous pas souvent sur la défensive par réflexe lorsque quelqu'un considère que nous avons fait ou dit quelque chose de raciste ? Combien d'entre nous seraient d'accord avec cette phrase : « Le

---

\* *Make America great again* : slogan de campagne de Donald Trump en 2016. [NdT]

mot “racisme” n’est pas descriptif<sup>1</sup>. C’est un mot péjoratif. Il équivaut à dire “je ne vous aime pas” »? Cette phrase est l’œuvre du suprémaciste blanc Richard Spencer, qui, comme Trump, s’identifie comme « pas raciste ». Combien d’entre nous, méprisant les Trump et autres suprémacistes blancs du monde entier, partagent pourtant leur définition du terme « pas raciste »?

Quel est le problème avec le fait d’être « pas raciste »? C’est une affirmation de neutralité : « Je ne suis pas raciste, mais je ne suis pas non plus agressivement contre le racisme. » Il n’y a pourtant pas de neutralité dans la lutte concernant le racisme. Le contraire de « raciste » n’est pas « pas raciste ». C’est « antiraciste ». Quelle différence entre ces deux termes? Soit on soutient l’idée d’une hiérarchie raciale en tant que raciste, soit celle d’égalité raciale en tant qu’antiraciste. Soit on croit que les problèmes trouvent leurs racines chez des groupes de gens et on est raciste, soit on situe les racines de ces problèmes dans le pouvoir et la politique et on est antiraciste. Soit on permet aux inégalités raciales de se perpétuer et on est raciste, soit on combat les inégalités raciales et on est antiraciste. Il n’existe pas d’entre-deux, pas de *safe space* qui correspondrait à « pas raciste ». Affirmer la neutralité de « pas raciste » n’est qu’un masque pour le racisme. Cela peut sembler radical, mais il est important, dès le début, d’appliquer l’un des principes essentiels de l’antiracisme, qui est de renvoyer le mot « racisme » lui-même à son usage correct. « Racisme » n’est pas – en dépit de ce que dit Richard Spencer – un terme péjoratif. Ce n’est pas le pire mot de la langue ; ce n’est pas l’équivalent d’une insulte. C’est un terme descriptif et la seule façon de défaire le racisme est de l’identifier

et de le décrire sans relâche – pour mieux le démanteler. La tentative consistant à transformer ce terme parfaitement descriptif en une insulte quasi inutilisable est, bien sûr, conçue pour réaliser le contraire : nous immobiliser dans l'inaction.

\*\*\*

L'idée commune selon laquelle on peut s'affirmer « aveugle à la couleur » s'apparente à la notion du « pas raciste » : comme chez le « pas raciste », l'individu aveugle à la couleur, en refusant de voir la race\*, ne voit pas le racisme et tombe dans une passivité raciste. Le langage de cette cécité à la couleur – tout comme le langage du « pas raciste » – est un masque pour cacher le racisme. « Notre constitution ne voit pas les couleurs<sup>12</sup> », proclamait John Harlan, juge de la Cour suprême des États-Unis, dans sa critique de

---

\* Avertissement au lecteur : Ce livre est centré autour du mot anglais *race*, qui pose traditionnellement problème : le mot français « race » ne repose en effet sur aucune réalité scientifique en ce qui concerne l'espèce humaine. L'auteur en est parfaitement conscient, mais il écrit dans le contexte de la société américaine. Or, aux États-Unis, le mot n'a pas subi le même bannissement qu'en France ou en Europe. Il est courant de l'utiliser en politique ou en sciences humaines pour désigner un fait social, et il n'est par exemple pas scandaleux d'écrire, contre toute évidence scientifique, que « les Noirs sont une race ». Le mot est même utilisé positivement par les personnes racisées, dont la race fait partie de l'identité. Comme l'explique Ibram X. Kendi lui-même au chapitre 4 (« Biologie ») : « La race est un mirage, oui, mais un mirage autour duquel l'humanité s'est organisée de bien des façons, très réelles. » Nous espérons que cette clarification permettra au lecteur de mieux saisir les enjeux posés par le livre : il faut toujours se souvenir que le mot *race* est employé en anglais de manière bien plus large et familière qu'en français. [NdT]

*Plessy v. Ferguson*, le jugement qui légalisa la ségrégation Jim Crow en 1896. « La race blanche se considère comme la race dominante dans ce pays, continuait-il. Je ne doute pas qu'elle continue à l'être éternellement si elle reste fidèle à son grand héritage. » Une constitution aveugle à la couleur pour une Amérique suprémaciste blanche.

La bonne nouvelle est que raciste et antiraciste ne sont pas des identités fixes. Nous pouvons être racistes un instant et antiracistes l'instant suivant. Ce que nous disons sur la race, ce que nous faisons au sujet de la race, à chaque instant, détermine ce que – pas qui – nous sommes.

J'ai été raciste la plupart du temps. Je suis en train de changer. Je ne m'identifie plus aux racistes en affirmant être « pas raciste ». Je ne parle plus derrière le masque de la neutralité raciale. Je ne suis plus manipulé par les idées racistes pour voir les groupes raciaux comme les problèmes. Je ne crois plus qu'un Noir ne peut pas être raciste. Je ne cherche plus à conformer chacun de mes actes à l'autorité d'un juge, blanc ou noir, en essayant de convaincre les Blancs que je suis aussi humain qu'eux ou les Noirs que je représente la race comme il se doit. Je ne me soucie plus de l'effet qu'ont sur moi les actes d'autres individus noirs, puisqu'aucun de nous ne représente la race, et qu'aucun individu n'est responsable des idées racistes d'un autre. Et j'en suis venu à percevoir que le mouvement entre raciste et antiraciste est permanent – il requiert de comprendre et de repousser le racisme en se basant sur la biologie, l'ethnicité, le corps, la culture, le comportement, la couleur, l'espace et la classe. Et au-delà de cela, cela signifie se tenir prêt à combattre le racisme à chacune de ses intersections avec d'autres formes d'intolérance.

\*\*\*

Ce livre est au fond l'histoire de la lutte élémentaire dans laquelle nous nous retrouvons tous, la lutte pour devenir complètement humain et pour comprendre que les autres sont complètement humains. J'y partage mon propre parcours : mon enfance au sein de la classe moyenne noire de l'ère Reagan et de sa *dueling racial consciousness*, puis mon virage à droite sur l'autoroute à dix voies du racisme anti-Noirs – une autoroute mystérieusement dépourvue de police et où l'essence est gratuite – et mon virage vers la nationale à deux voies du racisme anti-Blancs, où l'essence se fait rare mais la police est partout, avant d'enfin trouver, et d'emprunter, le chemin de terre mal éclairé de l'antiracisme.

Après avoir fait ce trajet éreintant vers le chemin de terre de l'antiracisme, l'humanité peut arriver vers la prairie d'un avenir potentiel : un monde antiraciste dans toute son imparfaite beauté. Il peut devenir chose réelle si nous nous concentrons sur le pouvoir plutôt que sur les gens, si nous choisissons de changer la politique plutôt que des groupes d'individus. C'est possible si nous dépassons notre cynisme devant la permanence du racisme.

Nous savons comment être racistes. Nous savons comment prétendre ne pas être racistes. Apprenons maintenant à être antiracistes.



## CHAPITRE 1

# DÉFINITIONS

**RACISTE** : *Se dit de quelqu'un qui soutient une politique raciste par ses actes ou son inaction, ou qui exprime une idée raciste.*

**ANTIRACISTE** : *Se dit de quelqu'un qui soutient une politique antiraciste par ses actes ou qui exprime une idée antiraciste.*

Soul Liberation se balançait sur la scène de la salle de concert de l'université d'Illinois, ses membres arborant des dashikis colorés et des coupes afro qui jaillissaient comme des poings serrés – vision stupéfiante pour les 11 000 étudiants du public. Soul Liberation ne ressemblait pas du tout aux orchestres en costumes qui, depuis deux jours, entonnaient des hymnes pour l'anniversaire de Jésus en 1970.

Les étudiants noirs avaient réussi à pousser l'InterVarsity Christian Fellowship, première organisation estudiantine

du mouvement évangélique américain, à consacrer la deuxième soirée de la conférence à la théologie noire. Plus de 500 participants noirs de tout le pays étaient présents quand Soul Liberation commença à jouer. Deux de ces étudiants noirs étaient mes parents.

Ils n'étaient pas assis côte à côte. Quelques jours auparavant, ils avaient voyagé dans le même bus pendant vingt-quatre heures qui en avaient paru quarante-deux, de Manhattan au centre de l'Illinois, en passant par la Pennsylvanie, l'Ohio et l'Indiana. 100 Noirs de New York convergeaient vers Urbana 70, la conférence de l'InterVarsity.

Mes parents s'étaient rencontrés lors des vacances de Thanksgiving, quelques semaines plus tôt : Larry, un étudiant en comptabilité du Baruch College de Manhattan, avait coorganisé un événement de recrutement pour Urbana 70 dans son église de Jamaica, dans le Queens. Carol était l'une des trente personnes à avoir fait le déplacement – elle était rentrée dans le Queens en provenance de Nyack College, une petite école chrétienne située à 70 kilomètres au nord de chez ses parents à Far Rockaway. Il ne se passa rien lors de la première réunion, mais Carol remarqua Larry, un étudiant très sérieux avec une impressionnante coupe afro, le visage dissimulé derrière une forêt de poils, et Larry remarqua Carol, 19 ans, petite, taches de rousseur brunes disséminées sur sa peau couleur caramel, même s'ils n'échangèrent que des banalités. Tous deux avaient décidé de se rendre à Urbana 70 quand ils avaient appris que Tom Skinner prononcerait un sermon et que Soul Liberation se produirait. Âgé de 28 ans, Skinner était en train de se faire un nom en tant que jeune évangéliste de la théologie de la libération

noire<sup>1</sup>. Ancien membre de gang et fils de pasteur baptiste, il touchait des milliers de personnes grâce à son émission de radio hebdomadaire et à ses tournées, au cours desquelles il délivrait des sermons dans des salles mythiques pleines à craquer, comme l’Apollo Theater dans son Harlem natal. En 1970, Skinner avait publié ses troisième et quatrième livres<sup>2</sup>, *How Black Is the Gospel?* et *Words of Revolution*.

Carol et Larry dévorèrent ces deux livres comme un morceau de James Brown, comme un combat de Mohammed Ali. Carol avait découvert Skinner par l’intermédiaire de son petit frère Johnnie, qui étudiait comme elle à Nyack. Pour Larry, c’était plus idéologique. Au printemps 1970, il s’était inscrit à «L’esthétique noire<sup>3</sup>», un cours dispensé par le légendaire professeur de littérature du Baruch College, Addison Gayle Jr. Pour la première fois, Larry lut *La Prochaine Fois, le feu* de James Baldwin, *Un enfant du pays* de Richard Wright, les pièces déchirantes d’Amiri Baraka, et le manifeste révolutionnaire interdit *The Spook Who Sat by the Door*, de Sam Greenlee<sup>4</sup>. Ce fut son éveil. Après le cours de Gayle, Larry se mit en quête d’une façon de concilier sa foi et sa toute nouvelle conscience noire. Cette quête le mena vers Tom Skinner.

Soul Liberation se lança dans son hymne *Power to the People*<sup>5</sup>. Les corps des étudiants noirs avaient surgi devant la scène et ils se mirent à bouger presque à l’unisson des sons puissants de la batterie et de la lourde basse qui, avec les claps saccadés, généraient le rhythm and blues d’un revival rural du Sud.

La vague rythmique se propagea alors le long des milliers de corps blancs présents dans la salle. Bientôt, eux